

Nous n'oublierons ni certaines écoles du dimanche, ni les réunions de travail. Nous comptons sur une coopération sérieuse et durable. Il ne faut pas qu'elle nous fasse défaut, et que surtout la mission soit pour la Société une plante parasite. Vous me comprenez. Nous ne voudrions pas de mission du Zambèze au détriment de celle du Lessouto ; pas plus que nous ne voudrions de celle du Lessouto au détriment des œuvres de France. Les unes et les autres sont nécessaires et se complètent.

Et vous, chers amis, qu'attendez-vous de nous? — Oh ! n'attendez pas trop. Nous ne vous promettons pas de grands exploits, de grandes choses, de grands succès. Vous serez désappointés si vous en attendez. Ce que nous voudrions promettre à nous-mêmes sous le regard de Dieu, c'est l'obéissance et la fidélité. Et maintenant il faut prononcer ce mot que nous ne connaissons pas là-haut : Adieu, oui, à Dieu ! Faites en Europe l'œuvre que nous allons faire en Afrique. Créez des ressources financières, provoquez des vocations, priez pour nous, et Dieu fera le reste. Elle s'accomplira cette promesse : l'Afrique accourra *bientôt*, étendant ses mains vers l'Éternel.

Votre bien affectionné dans le Seigneur,

F. COILLARD.

ADIEUX DE MM. COILLARD ET CHRISTOL A L'ORATOIRE

Ces adieux ont eu lieu le soir du mardi 18 avril, en présence d'une assemblée compacte et toute pénétrée par l'émotion du solennel départ qui s'approche. La séance était présidée par M. le pasteur Dhombres, qui a prononcé le discours suivant :

Discours de M. Dhombres.

C'est pour moi un grand honneur de présider cette séance dans laquelle deux serviteurs de Dieu, M. le missionnaire Coillard, déjà éprouvé par vingt ans de travaux au Sud de l'Afrique, et l'aide jeune et vaillant qui s'est spontanément offert pour l'accompagner, M. Christol, vont recevoir nos adieux pour entreprendre dans le continent africain l'œuvre nouvelle connue sous le nom de *Mission du Zambèze*.

Le temps déjà bien long qui s'est écoulé depuis que ce mot *la Mission du Zambèze* a été prononcé devant nos Eglises est un gage du sérieux et de la maturité de l'esprit de sagesse et de foi avec lesquels a été conçu le noble projet dont l'exécution commence ce soir même !

L'esprit missionnaire est un esprit d'agression et de conquête. Toujours plus loin, c'est sa devise. Ainsi s'exprimait M. Coillard le 26 mars 1880, et il ne faisait qu'exprimer avec son propre sentiment celui de nos jeunes Eglises du Les-souto, avides, elles aussi, d'étendre leurs frontières, aspirant à être missionnaires à leur tour, et montrant la sincérité de leur désir par un sacrifice de 10,000 francs. Cet élan devait nous trouver sympathiques, nous membres du Comité des Missions, mais, en même temps, réservés, prudents, calculant la dépense de la tour avant de l'entreprendre, et cherchant dans l'étude de la question, dans le recueillement et la prière, les signes de Dieu.

Ces signes, Dieu nous les a donnés de la manière la plus encourageante et la plus visible.

Quel serait d'abord ce nouveau champ de mission pour nos Eglises africaines ? Quelle devait être la Canaan, objet de notre conquête ? Après bien des tâtonnements, que le *Journal des Missions* a racontés, ce champ providentiel nous est clairement apparu. C'est la vallée du Zambèze, le pays des Barotsis, situé à quinze ou seize cents kilomètres du

Lessouto qu'on ne peut franchir que par un voyage de quatre mois. Mais qu'importe la distance, qu'importe la longueur du voyage ? C'est bien là que Dieu nous veut, nous, protestants français, à qui Dieu a donné le peuple des Bassoutos, puisque une émigration de Bassoutos il y a cinquante ans a transporté et fait prévaloir sur les bords du Zambèze la langue, les habitudes et les mœurs de ce peuple, puisque cette contrée est sous ce rapport comme un second Lessouto. Messieurs, est-ce que le doigt de Dieu n'est pas là ? Songez-y, nos missionnaires, nos évangélistes n'ont qu'à paraître dans ce pays. Et voici, ces peuples éloignés les comprennent, la prière, les chants, la lecture et la prédication de la Bible peuvent retentir... et aussitôt, comme les Juifs étrangers au jour de la Pentecôte, les Barotsis les entendront parler dans leur propre langue *des choses magnifiques de Dieu...* et les trois mille, sous le souffle de l'Esprit, entreront là aussi dans l'Eglise de Jésus-Christ. — Il y a plus, non seulement ce pays est ainsi ouvert à nos missionnaires par la plus précieuse de toutes les clefs, la langue, mais ce pays les désire, les appelle et les chefs leur crient : *Venez au milieu de nous !*

Après le champ, l'homme. Après l'œuvre, l'ouvrier. L'homme, l'ouvrier ? Il est là, Messieurs, devant vous, c'est M. Coillard. On aurait dit qu'il entendait déjà, lorsqu'il partit pour le Zambèze, sur les conseils du missionnaire Hepburn, le 8 juin 1878, la voix du Macédonien qu'entendit saint Paul à Troas : *Passé en Macédoine et viens nous secourir.* Cette voix a retenti plus fort lorsqu'il est arrivé dans la contrée ; elle a retenti même du fond des tombes où sont ensevelis deux de ses nobles compagnons, et qui lui apparaissent comme une prise de possession du pays au nom de l'Evangile, ainsi que la caverne de Macpéla pour Abraham. Elle a retenti à son retour au Lessouto en juillet 1879, elle a retenti lorsqu'il est venu à Paris nous entretenir de son projet, elle a retenti à travers toutes ses tournées en France et en divers pays de l'Europe, et aujourd'hui, si nous venions lui dire :

N'allez pas au Zambèze, il nous opposerait l'appel plus retentissant que jamais : *Passe en Macédoine et viens nous secourir*. Nous ne l'arrêterons pas, Messieurs, car la même voix lui a suscité des aides : sans parler des évangélistes indigènes, voici un jeune frère, M. Christol, auquel Dieu a dit : Va au Zambèze ; et deux autres offres très sérieuses lui ont été faites et seront acceptées plus tard.

Enfin, après le champ missionnaire, après l'homme et les hommes, les ressources. Ces ressources se sont trouvées et se trouveront encore. A la généreuse contribution des Eglises africaines sont venus se joindre les joyeux sacrifices des vieilles Eglises d'Europe, en Suisse, en Ecosse, en Belgique, en Hollande, en France, où les tournées bénies de M. Coillard ont suscité non seulement des dons spéciaux pour la mission du Zambèze, mais un intérêt nouveau pour l'œuvre des Missions qui s'est manifesté par la création ou la reconstitution de nouveaux comités auxiliaires, notamment à Montauban, à Bordeaux, à Montpellier, à Marseille.

Messieurs, il ne faut pas que l'Eglise de Paris reste en arrière, il faut qu'aux dons individuels déjà remis à M. Coillard se joigne le résultat d'un effort général que nous lui devons bien de faire pour lui et pour son œuvre comme chrétiens et comme Français. Paris, ce centre éclairé où l'on fait des ovations enthousiastes aux Stanley ou aux Nordenskiöld, doit trouver un digne émule dans le Paris religieux et protestant. Eh quoi ! nous avons des pionniers de la civilisation qui veulent, au péril de leur vie, pénétrer jusqu'au cœur de cette Afrique mystérieuse, objet des préoccupations de la science et dont notre vieille Europe voudrait exploiter les richesses certaines, mais inconnues, — et nous ne ferions pas honneur à ces pionniers qui, sans aucun intérêt mercantile, sans aucun motif d'ordre inférieur, mais uniquement pour annoncer l'Évangile, s'en vont précéder ou suivre les explorateurs et ouvrir les voies à la civilisation ! Mais, Messieurs, d'autres que nous se chargeraient de nous rappeler leurs

titres à notre reconnaissance si nous pouvions les oublier. Avez-vous remarqué l'accueil fait à M. Coillard par les diverses sociétés de géographie ? Et n'est-ce pas un savant illustre qui a écrit ces lignes :

« Les missionnaires ont toujours suivi de près les explorateurs, et souvent les ont précédés. Par suite de leurs préoccupations habituelles, ils ont souvent étudié les hommes bien mieux que les voyageurs, même les plus éminents. Catholiques ou protestants, ils semblent avoir lutté à qui rendra le plus de services à la science. » Ainsi donc, au point de vue terrestre, non moins qu'au point de vue chrétien, nous devons être fiers que les missionnaires protestants et français, après avoir relevé un peuple, les Bassoutos, aillent encore beaucoup plus loin dans l'intérieur du continent africain, porter sur les rives du Zambèze l'Évangile de Jésus-Christ et honorer ainsi le nom de la Réforme et le nom de la France. Membres de l'Église de Paris, vous voudrez, sans rien retrancher à vos sacrifices toujours nécessaires pour la mission des Bassoutos, à laquelle la conclusion de la paix vient d'assurer encore une prospérité plus grande, — vous voudrez, dis-je, et vous voudrez avec joie, vous imposer des sacrifices nouveaux pour la mission du Zambèze. On raconte que Luther, dans un moment de gêne, reçut la visite d'un pauvre et s'écria avec cette gaieté virile qui était l'un des beaux traits de son caractère : « Allons, sors de ma cassette, toi, mon dernier écu ! » Frères et sœurs de Paris, ces écus, ou ces pièces d'or, ou ces billets de banque que nous vous demandons, ne sont pas les derniers qui reposent dans votre cassette. Faites-les-en sortir sur l'ordre de Celui qui a dit : *L'or et l'argent sont à moi*, et Dieu vous les rendra avec usure dans ces milliers d'âmes païennes que vous aurez contribué à faire passer des ténèbres à la lumière et de la mort à la vie ; Dieu vous les rendra avec usure dans ces bénédictions personnelles que Dieu fait toujours découler des sacrifices accomplis pour sa gloire.

Cher frère Coillard, partez avec confiance du pied de cette chaire : ni les ressources ni les hommes ne vous manqueront, ni cette chaude sympathie, ni ces prières ferventes qui vous enveloppent ce soir, vous et votre vaillante compagne, et qui vous suivront dans votre mission périlleuse et glorieuse.

Et vous, mon jeune frère Christol, vous que je serais tenté d'appeler mon fils en la foi, car j'ai eu le privilège de vous avoir pour catéchumène, soyez le fils de M. Coillard, aimez-le, honorez-le, aidez-le, selon l'expression biblique, *comme un fils sert son père*. Nous vous porterons aussi dans nos cœurs avec votre jeune femme et votre petit enfant. Vous qui avez déjà fait vos preuves en renonçant aux avantages de la vie artistique pour annoncer l'Évangile dans nos quartiers les plus pauvres, à ceux qu'on pourrait appeler les païens de notre grande cité, — allez porter l'Évangile aux enfants de Cham, avec toute l'ardeur et toute la flamme de votre jeunesse. Vous demanderez peut-être un jour l'imposition des mains à l'Église du Lessouto. En attendant, les Églises protestantes de France vous confèrent aujourd'hui, par ma voix, la charge d'aide-missionnaire. et je vous tends, en leur nom, la main d'association. Amen !

Après M. Dhombres, M. Christol a pris la parole en ces termes :

Allocution de M. Christol.

Chers amis !

Tous ceux qui m'ont précédé à cette place vous ont dit que l'émotion remplissait leur cœur. Combien plus ai-je le droit de parler de même. En pensant à l'œuvre à laquelle Dieu m'appelle, je répète, comme bien d'autres l'ont fait : « Qui suis-je ? » Mais j'entends cette réponse : « Ma force s'accomplit dans la faiblesse. » Ne serait-ce cette parole, je trouverais certes plus commode de descendre de cette place.

Les expériences que notre tendre Père m'a donné de faire de son amour me sont la garantie que Celui qui a été avec moi y sera jusqu'à la fin.

Je vous dois quelques mots sur celui qui se trouve devant vous. Il me serait doux de pouvoir vous parler avec une telle puissance de l'Esprit de Dieu que plusieurs ici s'offrissent pour le service du Maître humble et débonnaire. Il me serait doux de pouvoir vous dire sans l'atténuer l'amour de Dieu qui sauve et donne la paix qui est en Christ. Si je savais parler, je remerciais Dieu devant vous de la mère qu'il m'a donnée et reprise. Je le remerciais de m'avoir permis de suivre l'école de mon vénéré maître, M. Rayroux. Je le bénirais, ce tendre Père, de l'instruction religieuse que j'ai reçue par les soins de notre frère, M. Dhombres, et par celle d'un parent vénéré, M. le pasteur Vallette. Je bénirais notre tendre Père, qui m'a gardé dans les ateliers de peinture, où mes études m'ont conduit cinq années. Il m'a gardé, lorsqu'en 1870 j'étais soldat autour de Paris avant de l'être en Algérie. Il a gravé en moi ces paroles que j'entendais lire par M. Vallette mourant : « Celui qui te garde ne sommeillera point. » J'en ai fait l'expérience durant de longs voyages en Italie, puis en Egypte et à Jérusalem, où il m'a accordé ma bien chère compagne et des parents dont la foi nous sera toujours en exemple. C'est lui aussi qui m'a donné, pendant sept ans, de faire partie de l'œuvre missionnaire fondée par notre bien cher frère, M. Mac All, dans notre ville. Cette œuvre fut pour moi une révélation : l'Évangile annoncé à ceux qui ne le connaissent pas. Entendant dire qu'il y avait besoin d'aides, je m'offris ; et peu à peu je laissai là les pinceaux. Il n'y avait pas autant besoin de peintres que d'évangélistes.

Depuis, j'entendis notre frère M. Coillard qui demandait un homme pour s'en aller avec lui pour fonder cette nouvelle mission du Zambèze qu'il nous a fait aimer, et je sentis que Dieu me demandait de m'offrir, quelque indigne que je

fusse : j'offris donc un homme. Ce n'était point celui que désirait notre frère, mais le Maître qui envoie qui il lui plaît saura forger pour son œuvre l'instrument qu'il a choisi.

Nous ne savons pas ce qui est devant nous, mais nous savons une chose qui suffit : le Dieu d'Abraham est vivant ; or, il est écrit : « Abraham partit ne sachant où il allait. » Dieu l'avait appelé, cela était suffisant. Nous allons par le même chemin, nous savons que toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui l'aiment.

Il y a quelques semaines, au Havre, un bâtiment faisait des signaux de détresse, la tempête était effroyable et semblait défier l'homme d'aller au secours de son frère. Mais onze marins, n'écoutant que leur courage, oubliant l'ouragan, s'oublie eux-mêmes pour songer à leurs frères, sautent dans un bateau de sauvetage et le pilote donne le signal du départ par ces mots : « A Dieu va ! »

Maintenant leur tombe est un enseignement et une gloire pour nous Français. Nous pouvons porter à nos frères qui périssent par millions l'Évangile de paix ; resterons-nous en arrière ; marchanderons-nous notre vie ou nos instants ? Celui qui a donné sa vie pour nous sauver n'a pas hésité à le faire, sa jeunesse terrestre n'a pas compté dans son amour. Dans notre ville il y a des âmes qui périssent dans le vice ou la misère. En Afrique, les ténèbres règnent de tous côtés, augmentées par les maux que les blancs y ont introduits. Resterons-nous à entendre la parole sans la mettre en pratique ? Que ce soir chacun de nous répète dans la mesure et de la façon que Dieu lui montre ce vieux cri de nos pères : « Chevauchez en avant, au nom de Dieu ! »

J'aimerais remercier tous les amis que Dieu nous a donné de rencontrer ici et en Suisse. Nous sommes des débiteurs insolubles, mais que le Dieu de toutes grâces dont nous sommes tous de grands débiteurs réjouisse leur cœur, et que sa paix demeure en chacun de nous dans l'amour de Jésus-Christ.

Pendant le chant qui a suivi ce discours, il a été fait une collecte dont le produit s'est élevé à 1,001 fr. 20 c. Après quoi M. *Coillard* a adressé à l'Eglise ses adieux et ses derniers appels. Nous ne les reproduisons pas; ils feraient double emploi avec la lettre où notre missionnaire a pris congé de nos Eglises d'Europe, et que nos lecteurs ont trouvée plus haut. Nous ne pouvons malheureusement non plus leur donner soit le texte littéral, soit le résumé, des paroles véritablement inspirées que M. le pasteur *Appia* a prononcées en réponse aux adieux qu'on venait d'entendre. Tout ce que l'émotion la plus vive, l'affection la plus tendre, la reconnaissance la plus profonde, peuvent dicter de bénédictions, de saintes promesses et de vœux ardents, notre frère l'a dit à M. *Coillard* et à son jeune compagnon. L'assistance en a été vivement impressionnée; d'autant plus qu'elle retrouvait dans la bouche de l'orateur l'écho vibrant de ses propres impressions. Du fond de toutes les âmes, montait vers Dieu une même prière pour les deux missionnaires, pour leurs femmes, pour l'œuvre qui les attend, pour leurs futurs compagnons de travail. Puissent-ils, en réponse à cette requête, sentir la bénédiction d'en haut descendre sur leur tête, les revêtir de force, et les accompagner dès maintenant jusqu'au terme du voyage.

